

EMPORTE PAR LES TEMPS

2 mars 2011



Glissement

Par Roger Raynal

Il suffit parfois de marcher dans la ville, seul et sans but, pour ressentir l'étrange appel de l'ailleurs. Sous vos yeux la lumière se décompose et les autres ne sont plus que des couleurs mouvantes qui passent au travers de nous sans même nous atteindre. Les bruits sont séparés, étendus dans l'espace. Nous, tels de lents automates, et les souffles du temps sur nos pas se détachent et n'ont plus prise sur nos yeux, plus rien n'est net. Alors s'installe le calme appel au vide de la pensée.

La lumière est muette, notre être s'en est allé. Vers où? Puis les âmes réintègrent les corps flottants, la conscience bascule dans la tranquille assurance, dans la banalité conventionnelle de ce que nous appelons réalité. Un souvenir demeure, perdu dans nos tempêtes. L'oubli ne viendra pas. Je cherche cet autre monde sis au-delà des yeux, je cherche une autre Terre qui ignore l'adieu. Par delà le monde des hommes, j'ai lancé appel à l'errance...

Le noir

Par Roger Raynal

La nuit avait été froide, et blottie dans son lit, elle attendait, dans un demi-sommeil, les premières lueurs de l'aube. Dérivant dans une torpeur pleine de lassitude, elle s'éveilla tout à fait deux heures plus tard.

Les horloges marquaient neuf heures. Dehors, dans le ciel dégagé luisaient quelques étoiles sur un fond d'encre. Le jour ne s'était pas encore levé. Désespérée, elle s'assit dans son lit sans savoir si elle se recouchait ou si elle devait s'habiller.

Ne travaillant pas ce jour-là, elle avait encore le temps de dormir. Elle mit la radio qui ne lui renvoya que des crachotements incohérents, messages abscons de lointains rayons cosmiques. Elle voulut croire à une panne, même lorsque sa télévision ne lui fournit que des parasites. Elle alla de pièces en pièces, désespérée et désœuvrée. Elle vivait seule, en bordure d'une forêt. Pensant à une éclipse, elle s'habilla puis prépara son déjeuner sans trop s'inquiéter, du moins voulait-elle s'en persuader. A midi, il faisait, encore nuit, et nulle lueur ne s'annonçait à l'orient. Dehors, la neige se mit à tomber dans l'obscurité et un silence inhabituel. Les bruits de la nuit s'étaient tus. Même les bêtes ressentaient que ce jour était différent.

C'était le premier jour sans lumière. Les heures défilèrent, silencieuses assassines, sans que l'éclat ne reparaisse sur le monde. Elle attendit longtemps avant de sortir. Ce fut la coupure de courant qui la décida. Et depuis nous errons dans les landes, contant les nostalgies de la lumière.

La nuit est venu ce jour et a prise nos vies.

Cette nuit sera longue.

Souvenirs zéro

Par Roger Raynal

Je vis dans la mouvante cohorte des présents, sans être ni devenir, reflet public d'un temps immérité. Il n'est pas de secondes et j'ignore des jours le devenir caché.

Nul ne verra jamais pour moi ce qu'est l'aurore. Tout ce qui est autre n'est pour moi qu'une image étrange et incomprise. Je suis, donc, et sans savoir pourquoi. Vainement j'interroge le sombre abîme des siècles écoulés, vainement je fouille une inexistante mémoire. Car hier est oublié et demain n'existe pas.

Maintenant.

Tout n'est finalement que la poursuite d'un passé dans ce temps ou la question passe dans les limbes de l'esprit.

Il y a les autres, ces images qui défilent dans l'ombre de mes yeux et que demain je ne reconnaîtrais plus. Essayer de parler, de pénétrer dans le fleuve du temps. Vainement.

Il a dû y avoir un passé. Quel a été mon crime? (Car je connais le châtiment, secret et raffiné, moi qui suis fait d'oubli sous le voile d'un crâne... Peut être aller plus loin pour trouver des questions, car qui suis je? Peut-être une idée ou le souffle d'un rêve, et un oeil encore, ouvert sur les mystères de la vie. Est-ce la mort qui me suit à la trace et ne me rejoint pas? Elle est bien sur ma piste avec un jour de retard. Car demain je serais de nouveau dans l'oubli du passé au sortir du réveil.

Bien sur il y a les autres, alors j'écris les mots. Mais d'où viennent t'ils donc et que veulent ils dire ? De leurs agencements j'ignore la sombre origine. Alors ici j'attends la fin de l'éternité d'un jour.

Car je suis avec vous aux heures déclinantes. Surveillez vos regards, je suis l'ombre qui passe et cette chose encore...

Il est temps d'oublier.

Nocturnes errances

Par Roger Raynal

La nuit accumulait ses fastes dérisoires, ses cristaux ondoyants jetés sur le noir de nos âmes. Nous marchions dans l'ignorance des regards, portés vers les lointaines rives de l'aurore par des ressorts intimes dont nous ignorions la fonction et l'origine.

Nous étions cinq à nous être animés dès le coucher du soleil et nous n'aspirions qu'à parcourir les rues de la cité déserte en une quête dont l'origine se perdait dans le néant des éternités enfuies. Nous n'avions pas l'habitude de rester en groupe, peut-être par peur, pour fuir le souvenir de persécutions antiques enfouies dans nos mémoires pour notre rédemption. Chacun d'entre nous choisit bientôt sa route et les visages de ceux qui étaient mes compagnons s'évanouirent dans les ténèbres glauques, jaunâtres, de la ville endormie peuplée pour cette nuit des fantômes blafards que nous cherchions.

Ainsi j'étais seul sur les sentiers du néant environné de mouvantes lueurs, seuls rappels de la vie dans ce dédale chaotique qu'était alors le néant des jours. J'avais lentement, pensant avec mesure, essayant de détailler du regard les vaines arabesques du destin. Nul ne saurait dire si notre rencontre fut un signe du destin ou une confiance du néant; le tout est que je vis l'homme qui, à quelques mètres, s'était assis sur la rive et regardait fixement s'écouler les rides lumineuses sur la peau du canal.

L'occasion était trop belle et ma faim trop profonde. Je ne pus résister. Je fixais un moment la nuque de cet inconnu plus seul que moi peut-être et je lui dédiais une certaine caresse du regard. Quelques instants plus tard, j'entendis le bruit d'un corps qui se glissait dans l'eau trouble pour y terminer sa mort. La faim en moi se fit moins forte lorsque je sentis son essence s'écouler dans mon corps. Cette indéfinissable sensation me poussa à fixer cette voiture qui venait vers moi, me força à rester sourd aux cris qui accompagnèrent l'inévitable accident.

Quatre esprits se déchirèrent encore cette nuit là. Peut-être en fut-il d'autres, car la mémoire est vaine tout comme est vaine cette étrange lueur que nous percevons dans vos coeurs.

Nos vies n'étaient que souffles, nous les avons faits pierre. Et c'est ainsi que je rejoignis mes compagnons, rochers dressés sous les souffles inutiles et dérisoires du temps. Eux aussi s'étaient rassasiés, et de nouveau nous prime le chemin de notre résidence.

Nous étions cinq à y vivre, cinq à savoir savourer le ridicule de la valeur attachée par les autres à ce mot. Cependant, nous étions heureux par delà notre différence et au-delà de notre éternité.

Avant que l'horizon ne blanchisse, nous étions tous réunis pour discuter un peu, surtout avec nos yeux. L'un de nous posa la question à laquelle nul ne pouvait répondre, mais qui était notre quotidienne obsession: pourquoi?

Nous nous étions éveillés tous ensemble un soir sous la clarté lunaire et nous étions alors pétris d'ignorance. Nos corps étaient jeunes alors et nous avions peur de vieillir, peur de comprendre aussi. Nous nous sommes alors mis en route, cherchant les cités les plus riches, les nuits les plus longues. Nombre de ces cités sont à présent englouties ou bien en ruines étonnantes au sommet des montagnes...

Nous avons attendu, sentant la faim grandir en nous. Des vies alternatives nous ont servi de nourriture au fil de ces passages que vous nommez des morts. Nous ignorons pourquoi notre sort fut différent. Certes nous menons notre existence dans un luxe ignoré, fuyant le jour plus par habitude que par réelle peur. Seule nous effraie la lumière de la connaissance que, comme des papillons futiles qui cherchent à se noyer dans le flot des clartés qui apportent la mort, nous recherchons inconsciemment dans le doute et la peur.

Et nous voyons passer les siècles dans l'attente d'un voyage, en attendant les secondes précieuses qui nous livreront la réponse.

Peut-être ne sommes-nous que des rêves, des mots courants sur la surface d'une réalité factice. Nous ne saurons que plus tard, lorsque sera venu le temps d'une fin révélée que nous avons déjà vaincue en un lieu oublié, sous un ciel différent en étoiles muettes.

En attendant nous sommes les seuls à vivre dans ce monde dévasté ou ne règnent plus que l'ombre et la folie. Mais nous savons être les symboles de la pérennité et du refus de la fin. Toujours sommeille en nous la force de ce défi que nous avons lancé à vos divinités meurtrières.

Nous, peurs et espoirs en sang mêlé.

Nous, ces êtres étranges aux tons blafards, aux formes indistinctes qui parfois se condensent aux frontières des brumes de votre imagination.

Nous, les vampires.

Dans la marée des âges

Par Roger Raynal

D'une caresse du regard je distingue le lieu. Le vent sourd à mes larmes balaie la vaste grève. L'océan se meut avec calme et mesure, arquant son dos sous la caresse lunaire.

Car ce soir est celui de la marée.

Le vieux bar se dresse à quelques mètres de l'eau, indifférent et gourde en son manteau de sables. Comme une simple enseigne, oubli d'un voyageur. La porte en s'ouvrant crisse sur la morsure du temps et des dunes, cédant lentement en révélant une salle autrefois animée, maintenant solitaire aux rythmes du passé. Ce lieu est riche en interrogations muettes.

Tout ici n'est que mémoire, et le vide de ce lieu s'épanche dans mon âme. Je retourne à la porte pour m'asseoir sur les marches.

Je referme mes yeux, écoutant la voix du vent me chanter les souvenirs de la grève.

En un temps oublié (peut-être était-ce hier) une cité puissante se dressait sur les flots. Bien des vies sont passées en ce monde aquatique où étaient les navires tels des troupeaux paisibles, sources de richesses et promesse de décadence. Et je revis les maisons, les rires et les masques, et ces trophées antiques aujourd'hui disparus...

Le soir tombe sur l'océan. Ma main se referme sur le sable captif pour un instant qui me dit en fuyant l'histoire des idoles apportées de l'orient; qui me décrit le jour ou le ciel et la Terre unirent leur colère. Peut être que tout cela n'a t'il été qu'un rêve, douce songerie tapie au coeur de l'homme.

Il est temps de regarder.

Le flot lentement aspiré se recule et dans les espaces lointains les planètes se disposent. Bientôt viendra le temps où à travers l'étendue elles tireront à elles l'essence de la mer.

Je m'étends sur le sol, aspire à être vide. Peut-être est-ce là le secret, dans le simple reflet des étoiles sur l'oeil.

J'attends entre deux mondes sans vouloir appartenir. Les infinis passeront en vain, cherchant à troubler l'attente millénaire. Doucement les étoiles s'arquent autour de la polaire. Il m'est le souvenir en des temps plus lointains de chemins différents suivis par ces soleils. Serait-ce souvenir ou simplement presciences ? Peu importe.

Sis au bord du monde, pour moi j'ai arrêté les êtres. Brève sensation sur laquelle s'ouvre mon rêve, fugitives visions de larmes inconnues. L'eau qui se retire luit de la densité du réel. Où sont donc les mondes qui sont nés en son sein ? Peut-être à la frontière entre ce qui est et ce qui pense. Il est temps de se mettre en route.

Je m'élançe à la poursuite du flot vers un néant de vagues. Sous mon pas le sable humide se révèle. J'effleure de la main une algue abandonnée. En vain j'y chercherais conscience de la lumière. L'essentiel est ailleurs.

Ici est le niveau des plus basses marées quand la lune est normale, mais il est d'autres nuits comme celle où j'avance.

Vient l'heure sombre ou il faut guetter les tourments de l'élément liquide. Au loin émerge doucement un bloc d'une compacte noirceur. Cette masse présente se souvient de la main de l'homme qui la tira du néant. Et en moi je sais qu'il s'agit de la troisième tour, un but de simple errance. Bientôt à quelques mètres apparaîtront les murs. J'enfouis mes mains dans le sable glacé, cherchant en vain à retrouver ces chemins enfuis de ma mémoire.

Les murs sont dégagés, la cité m'est ouverte. Je distingue une entrée jadis plus colossale, taillée pour des créatures qui ne viendront plus, demain. Les éboulis sont nombreux, les bâtiments éventrés en sombres monticules sertis de vie marine.

Qu'importe, car je sais que la mer n'est pas cause dans ces destructions. Sur ces ruines est inscrite la trace d'une ancienne colère fille de la connaissance. D'autres colonnes se dressent vers un ciel retrouvé en doigts lourds de menaces. Ici la vie n'a pas accompli d'oeuvre et tout reste intact en sa morne destruction. Une douce luminescence annonce aux mortels la présence de la mort inscrite dans la pierre.

Je ramasse un caillou de la grosseur d'un doigt, le serre dans ma main et le porte en mon coeur, le pressant de questions. Alors, il me répond, et il ouvre les portes. J'entre dans la cité en son époque intacte. Dans les grandes avenues pavées d'étranges dalles, je détaille les fresques qui racontent un monde. Mes yeux me pressent de voir, de retenir ces images trop vite parcourues. En instants colorés je revois les peintures et un ciel différent pour un monde oublié.

Je marche dans cette ville où l'on me reconnaît. Là est la libre expression de la beauté altière, dans les gestes et les regards qui maintenant me frôlent. Je rejoins au-delà des secondes fragiles des amies et des traces de passages. Il est des noms oubliés qui en moi se rappellent. Devant mes yeux des formes se dessinent. Le rire des navigateurs résonne de nouveau du haut des chars splendides enfuis de ma mémoire, et les belles dansent de nouveau pour nous sous les accents de la musique éternelle. Il en est d'autres encore qui se joignent à nous. Mon cœur et mon âme me pressent de rester dans cette réalité, de me fondre dans le souvenir comme d'autres avant moi dans les landes désertes des solitudes de l'immortalité. Tous veulent que je cesse de marcher pour reposer mes yeux. Je ne sais plus partir. Néanmoins dans la cité je marche encore, captif aux longues chaînes. Sur les routes jonchées de fleurs qui sont comme des sourires, j'avance vers la tour maintenant accessible, porté par les accords d'une harmonie perdue.

De sourds grondements me viennent de l'autre côté du voile du réel, m'avertissent que les lourds gardiens de ce lieu protestent contre ma présence. Devant moi le flot mouvant a cessé son recul. Les planètes sont en place. Il n'est plus temps d'attendre.

Je pénètre dans la tour telle une ombre rapide. J'ai eu le temps de voir à la limite des eaux les molles silhouettes des gardiens de ce lieu se dresser vers le ciel en menaces parfaites. Vainement ils s'essayaient à connaître la terre: ne pouvant plus quitter l'élément qui les a transformés ils ne sont plus que peurs environnées de la tristesse inutile des souvenirs perdus. Je gravis les marches qu'un océan n'a pu vaincre jusqu'à ce coffret qui m'attend de toute éternité, qui contient le message en fragments de futurs.

Alors j'ouvre mon âme pour le mieux recevoir. Il est d'une autre texture et raconte d'autres temps et d'autres réalités, loin. Il indique une route, ce n'est donc pas la fin.

Le hurlement des gardiens me parvient depuis les eaux montantes qui menacent maintenant les murs qui me protègent. Tel est le signal pour un départ plus prompt. Je sors de la tour d'un pas rapide et sûr, espérant le rivage. Le temps n'est pas encore où l'océan interdit la retraite. Je cours à travers les rues. En un morceau de mon cœur, je revois des visages qui me crient leurs adieux. Derrière moi le sel de mes larmes se mêle à celui de l'océan.

Le pas du flot est mesuré, mais l'agitation de l'onde m'apprend que les gardiens ont découvert le coffret épars en brisures de vérités interdites. Devant moi le ciel semble s'arquer et la mer se joint à la Terre dans l'union des ténèbres. Les murs sont déjà loin, mais les sentinelles sur ma piste tentent d'échapper à l'eau. Vaines agitations de corps par trop flétris. Je libère dans mon regard l'esprit agile qui se joue de leurs corps en aisance et beauté. Ils auront pour rien devancé la marée.

Le sol à ma rencontre maintenant oublie les caresses de l'onde. Le rivage est sous mes pas. Revenu sur les territoires des hommes, je m'écroule contre une dune, la face unie au sable. La dune veut parler, mais l'esprit vagabonde, je ne puis écouter.

L'océan a recouvert mon rêve, mais j'entends encore entre les rires du vent les accents de la musique de l'ailleurs. Je me réfugie dans le sommeil, mêlant mon souffle court à l'haleine de la nuit. Je me niche au creux de la dune, il ne fera pas froid.

Le message était clair qui dit ce qui sera. Sur de nouvelles routes demain j'engagerai d'étranges véhicules qui naissent sous mon crâne. Et je sais aussi qu'elle va me rencontrer.

Et je m'éveillerai en songeant au bonheur de parcourir à deux les sentiers indistincts qui se perdent dans les landes de l'éternité.

Un matin dans le brouillard

Par Roger Raynal

Il s'éveilla et jeta alors un timide regard vers la fenêtre afin de s'assurer de la proximité de l'aube. Ses yeux perçurent la faible lueur qui signalait que la nuit, cette mère de l'ombre, allait bientôt mourir de cette mort provisoire qui tisse l'étoffe du temps.

Autour de lui la place était sombre, la petite fenêtre crasseuse commençait à lui conférer la couleur des pales étoiles qui coiffent le Taureau en notre ciel mythique. Il alluma alors une bougie, lueur plus faible qu'une vie, et en se levant contempla une fois de plus son domaine.

À sa gauche se trouvait son bureau, fidèle compagnon des heures moins obscures à présent recouvert d'une épaisse couche de poussière. À côté de celui-ci, une petite table et une chaise grossière lui permettaient de prendre ses repas conformément à ses souvenirs de la société des hommes. Mais la pièce eut été vide sans l'imposante bibliothèque, qui occupait tout le fond de la pièce. Cette bibliothèque, encore auréolée de ténèbres, dont il était le protecteur et le gardien en ce lieu oublié des dieux.

Il enfila sa tenue salie par l'usage et le temps, et se dirigea vers la petite cheminée qui se situait tout près de son lit. Quelques paroles, quelques effleurements et la flamme jaillit, projetant sa lumière dans ses yeux et ondoyant en courbes infernales. L'aube venait de poindre et une légère brume montait du marécage proche, le nimbant des lueurs mordorées de l'aurore. Dans le lointain, on commençait à deviner la haute silhouette du mont Madley. Il s'attarda quelque peu à regarder les mouvements étonnant des formes engourdis dans le brouillard indistinct qui peu à peu semblait sourdre des cieux à présent inaccessibles.

Il prit un rapide et frugal déjeuner, puis commença à lire, se plongeant avec délice dans le monde des mots dont il était le gardien. Il était celui qui connaissait l'infinie puissance du verbe, la force incréée de la parole humaine qui pouvait, dans certaines conditions, commander aux éléments et détruire l'ennemi inconnu qui sommeille toujours sur le seuil de la réalité. Cet ennemi qu'en lui il sentait vivre, cet ennemi dont la crainte s'installait en lui au fil des heures solitaires.

Il devait être neuf heures lorsqu'il sentit une étrange odeur se glisser jusqu'à lui. D'un bond, il se leva et se dirigea vers la fenêtre. La

brume légère était devenue un épais brouillard qui ensevelissait le paysage sous ses lourdes circonvolutions. Les arbres proches indistincts semblaient supporter de lourdes masses floues, palpitantes d'une vie obscure, de cette vie qui parfois s'insufflé dans les objets de nos rêves pour apporter en nos êtres la peur.

Cette peur a présent tentait de prendre possession de son esprit, lui apportant des souvenirs enfouis d'une vie passée, lointaine. De tout temps il avait été destiné à être le gardien des livres étranges trouvés, selon la Légende, dans les ruines d'un temple dédié à quelque divinité sanglante venue du fond des âges, à ces époques oubliées où les dieux mêlaient leur vie aux hommes en perpétuels affrontements. Dès son enfance il avait été mis à l'écart, éduqué par les meilleurs maîtres afin de savoir manier aussi bien l'épée que le mot. À la mort du précédent gardien, il avait dû faire retraite dans les marais, emportant les livres maudits, et devrait y rester pendant plus de dix ans. Chaque jour des coursiers venus de l'ailleurs le plus proche lui apportait de la nourriture. Nul n'avait l'audace de lui adresser la parole, et parfois même il retrouvait près de sa maison des offrandes sous forme de fruits ou de riz, ce qui lui permettait d'améliorer son ordinaire.

Il savait maintenant les sombres histoires des formes obscures qui s'ébattaient la nuit dans le marais. Il savait que par certaines journées à l'atmosphère épaisse de sombres remous agitaient la vase, remous qui, la nuit venue, prenaient consistance et forme... Il était le seul être à oser se risquer dans le marais un jour de brouillard. Il avait découvert au cours de ses errances les lueurs étranges naissant au crépuscule et des endroits d'où semblait sourdre, outre une inquiétante luminescence bleutée, une impalpable angoisse.

Cependant jamais encore il n'avait senti comme aujourd'hui l'angoisse et la peur transsuder du paysage et sournoisement essayer d'envahir son esprit. Il sentit qu'un événement malfaisant, vengeance de démons défiant l'éternité, fomenté par des puissances dont on avait préféré oublier jusqu'au nom allait se produire et qu'il en serait l'impuissante victime. Devant ses yeux fixes, le brouillard commença lentement à bouger, à se condenser en nodosités filiformes aux vagues apparences humanoïdes, comme s'il était contrôlé par une incroyable puissance d'essence malfaisante. Pendant un court instant, il lui sembla entendre un léger bruit de suction.

C'est à cet instant qu'il réalisa qu'il était perdu si il demeurait sur place. Il lui fallait absolument sortir affronter le brouillard et ses menaces à peine voilées afin d'exorciser la peur qui déferlait par vague sur son subconscient.

Dans un recoin de son esprit surgit le soupçon d'un doute. Une part de lui même savait qu'il ne devait pas quitter les livres, que ceux cis ne devaient aucun prix tomber entre les griffes des divinités englouties qui y ressourcerait alors leur puissance avant de déferler de nouveau sur le monde. Pourtant, comme dans un cauchemar, il sentit son corps se mouvoir et ouvrir lentement la porte sur les menaces de l'extérieur. Aussitôt, son visage fut frappé par un fort vent lui apportant de pestilentielles odeurs de vase remuée et de tourbe dérangée.

Luttant contre une volonté extérieure, il réussit à se munir de son arme avant de s'élancer dans les terres humides de son fragile domaine. Dans le lointain, au-delà des montagnes qu'il n'avait jamais franchies, il lui sembla entendre un bizarre sifflement, un hululement modulé constituant pour lui l'écho de la trame démoniaque d'un appel.

Le sol était légèrement spongieux sous ses pas, et il s'éloignait, aux aguets. La terre détrempée conservait un instant l'empreinte de ses pas avant de les effacer de sa molle substance. Fouillant des yeux les nues indistinctes, il fut soudain en proie à une terreur folle: devant lui venait de se dresser une colonne lumineuse auréolant d'une lumière malsaine l'atmosphère humide. Ses sens lui criaient se se fondre dans la mouvance lumineuse, mais il leur résistât et, au prix d'un terrible effort sur lui même, maîtrisa ses jambes qui ne demandaient qu'a céder sous lui et se força à courir.

Soudain, une noire forme se dressa devant lui et, rageur, il lui assena un fort et puissant revers de lame. La forme sembla s'effondrer, emprisonnant son arme dans l'étau de ses chairs. Un instant, son esprit hagard imagina des images de démons bavant et sifflants, de créatures tentaculaires ou cornues telles que les décrivaient certains livres. Mais cela n'était rien. La laideur et la différence n'étaient pas l'essence du danger, la bataille qui se déroulait à présent ne visait que l'esprit.

Courant droit devant lui, aiguillonné par la peur qui le possédait, il ne prit pas garde aux racines et tomba lourdement lorsque l'une d'entre elles le fit trébucher. Le nez dans la vase, il mit quelques secondes à reprendre ses esprits. Sa pleine conscience lui revint, et il put considérer froidement sa situation. Il n'avait pas encore entrevu la nature de la menace qui pesait sur lui, mais il ne faisait pas de doute à présent que son esprit avait été contrôlé pour le forcer à quitter sa demeure, à abandonner sa garde. Il devait donc retourner à la bibliothèque afin de s'y pourvoir en renforçant son âme des puissants pouvoirs du verbe qui avait fait le monde.

Il attendit quelques instants avant de se remettre en route. Tout bruit de poursuite avait cessé. Pour la première fois depuis qu'il le connaissait, le marais était silencieux, comme figé dans les glaces éternelles dont certains livres mentionnent l'existence dans les terres du nord. Le brouillard, toujours aussi opaque, lui semblait maintenant rassurant; tel un improbable refuge contre le monde extérieur et ses créatures qu'il lui faudrait bientôt affronter. Il se releva et commença à se diriger au jugé vers ce qu'il croyait être la direction de son abri. Se remémorant sa course folle, il se mit à rire. Le son de ce rire sonna étrangement à ses oreilles dans ce milieu irréel, intemporel. Il marchait depuis quelques minutes, souriant et confiant, lorsque dans le silence inhabituel de ce lieu il entendit des pas. Le bruit de ces pas évoquait d'immémoriaux souvenirs surgis de son subconscient et il sut alors que sa peur n'avait pas été détruite, mais momentanément enfouie au cœur de lui-même.

Il reprit sa course, se perdant dans les nuées malsaines, trébuchant et rampant dans la vase humide. Il ne trouvait plus de repères, il se savait perdu. L'épais brouillard semblait recouvrir le monde et il en était l'inutile explorateur affrontant des forces oubliées de tous, surgies des souvenirs d'une improbable alliance. Dans les rares parties de son être non dominées par la panique une voie lui disait que sa course était vaine, qu'il ne fuyait que sa propre angoisse, une part de lui-même cachée dans ce brouillard et qu'il voulait faire disparaître. Il pensait. Il lui semblait que ses jambes ne touchaient plus le sol, qu'il allait plus vite, qu'il pourrait courir éternellement tandis que son esprit, libéré de toutes entraves, pouvait agir à sa guise. Il réfléchissait à l'entité qui l'avait chassée de chez lui et s'en voulait d'avoir cédé à d'irrationnelles pulsions et de s'être enfui sans plus songer à sa mission de protection des livres. Il avait peur des mots révélés dans les grimoires, des puissantes créatures qui y dormaient en pages inachevées et tachées de sang. Il craignait surtout une puissante créature décrite dans le maître livre et qui tirait sa puissance de la frayeur et de la source des mondes cachés de la mémoire...

Il se heurta à un mur de souffrance lorsque, percutant une forte branche, il tomba encore et se blessa. Sous le choc, de confus souvenirs remontèrent à la surface de son esprit tourmenté. Il vit la Terre comme une bille bleue, le ciel sans brouillard et le sol qui se précipitait vers lui de plus en plus vite. Des images s'animent dans son esprit, une lutte plus ardue en des cieux ignorés effacés de son être... Il lui vint la pensée que dans quelques secondes...

Un claquement sec résonna froidement dans ce néant ouaté. Il ressentit la cruelle morsure de la mort, la fin de ses espoirs, et l'échec de sa mission. Avant que son esprit ne sombre à jamais dans le chaos de l'inexistence, il vit défiler rapidement

quelques images de sa vie. Il revit son arrivée dans les contrées lointaines, son long apprentissage auprès de son obscur maître, la querelle avec le tyran sur la connaissance à donner à l'Homme, le long débat sur la nature du savoir, puis la bataille qui s'en suivit et l'exil sur cette planète inhospitalière. Il ne se rappela que trop tard de la connaissance interdite que les Hommes allaient découvrir, puis s'envola dans le bruissement des ailes de la mort.

Le chasseur s'avança avec précaution, une flèche encore encochée à la corde de son arc. Il eut un sourire grognon en voyant sa proie. Il avait cru tirer sur un animal plus intéressant que cette forme humaine aux grandes ailes noires et à la queue fourchue. Depuis quelque temps, on en trouvait partout; depuis que le ciel avait été illuminé par d'étranges lueurs venues de l'orient. Le chasseur passa un lacet autour des chevilles de son gibier puis commença à le traîner derrière lui. Ces créatures ailées avaient une chair coriace, mais comestible. Le museau écaillé du chasseur fouillait l'air, lui permettant de se repérer avec les faibles odeurs qui infailliblement le ramenaient vers son village. Au bout de quelques dizaines de minutes, il distingua la frontière du marécage. Dans le lointain des montagnes se dressaient. Dans quelques milliers d'années, elles seraient couvertes de blanches colonnes. Les chasseurs seraient oubliés alors.

Le chasseur traînait encore sa proie sur ses épaules quelques heures plus tard. Il se dirigeait lentement à travers la plaine en direction du soleil couchant. Derrière lui les deux ailes noires souillées de fange de l'ange déchu dessinaient sur le sol deux longues traînées parallèles qui se confondaient dans le lointain en une instable géométrie.

Trois coups à la porte

Par Roger Raynal

L'auteur rentrait chez lui. Il cheminait à pied, marchant lentement dans les rues de la cité. Il revenait de chez un ami qui l'avait invité pour la soirée. Autour de lui l'air s'embrumait des parfums de la nuit. Il adorait marcher ainsi, se perdant dans les ombres mouvantes et s' égarant par plaisir aux endroits les plus sombres.

À cette heure tardive rare étaient les promeneurs et il pensait à sa prochaine histoire. Cependant, il sentit qu'une étrange impression se faisait jour à ses sens. Pour la première fois, la nuit semblait peser sur lui, réveillant des peurs vaincues dans le passé. Sans qu'il se l'avoue, une insidieuse crainte diffuse s'emparait de lui. Ce fut cette sensation qui lui donna son idée: " Je vais écrire l'histoire d'un brave type qui reçoit la visite de la mort qui vient le prendre. La mort frappera trois coups à sa porte."

L'idée lui semblait bonne. Il pressa le pas, jetant quelques regards craintifs dans les rues sombres riches de menaces. Il se hantait afin d'être au plus tôt courbé sur les pages vierges.

Quelques heures plus tard, il avait regagné son appartement et le fil de son récit se déroulait devant lui, net et sans retouche. Néanmoins, au fur et à mesure qu'il se rapprochait de la fin, une étrange anxiété s'emparait de lui, une angoisse qu'il n'avait encore jamais ressentie face à ses pages. Il fut soulagé d'écrire le mot "fin" d'une frappe rapide à la frontière de la page.

Il se laissa aller dans son fauteuil, satisfait de son travail. A ce moment, trois coups furent frappés à sa porte...

Le temps qu'il reste

Par Roger Raynal

Ce n'était qu'une montre de mauvaise qualité, au bracelet de plastique, jointe à l'envoi confirmant la souscription de son contrat d'assistance obsèques. Il avait souscrit dans l'attention louable de garantir une certaine tranquillité à ses enfants lorsque le temps serait venu pour lui de passer de la nature à l'éternité.

Mais quelque chose clochait. La montre ne fonctionnait pas. Et impossible de la mettre à l'heure. A croire qu'il s'agissait d'un engin factice. Elle indiquait 3h 10. Enfin, comme dit le proverbe, à cheval donné.... Un gadget chinois de plus... Il posa la montre sans plus y penser. Pendant une semaine.

En cherchant des clés, il retomba sur ce «cadeau promotionnel». Elle indiquait 3 h 05. Une légère surprise, une indécision, peut être un peu d'amusement. Et autre chose. A croire qu'ils n'étaient même pas fichus d'offrir une montre qui fonctionne correctement. Amusé, il jeta la montre au fond d'un tiroir. Les jours insouciants s'écoulèrent. Discutant avec des amis, il voulut leur montrer la «camelote chinoise» que l'on offrait en cadeau. La montre indiquait 2 h 55.

Un de ses amis lui proposa de la renvoyer pour un échange, après tout, même un «cadeau» se devait de fonctionner, même sans valeur.

Devant eux, il appela la firme qui devait s'assurer, moyennant ponction régulière de son compte bancaire, du déroulement de ses funérailles.

Il exposa son futile problème, s'excusant presque de réclamer pour si peu. Puis il blêmit, et raccrocha. Et le silence se fit.

Loin, son interlocuteur l'avait assuré que tout allait pour le mieux. Et c'était vrai.

«Mais, monsieur, votre montre fonctionne parfaitement. Vous avez souscrit une convention décès, et notre montre, en accord avec les statuts de notre firme, vous donne simplement non pas l'heure qu'il est, mais le temps qu'il vous reste...»

La tentation d'Ulysse

Par Roger Raynal

Ulysse et Calypso - 1882 par Arnold Böcklin (1827-1901)



Les courbes mouvantes de l'horizon marin se reflétaient en volutes délicates dans les yeux sombres de l'homme assis sur la grève. De ses mains inutiles, il étreignait le sable d'une étrange finesse et mêlait aux murmures de l'océan les échos lancinants des sombres tempêtes qui agitaient son être.

Ici était le sentiment de solitude, les effets étonnants des voies subtiles du hasard. L'obsédante présence de l'océan rappelait sans cesse à ce roi perdu sa propre insignifiance, tout comme les étranges habitants de l'île.

Ulysse se leva, laissant là ses rêves, et considéra un moment les êtres flous et mouvants qui s'ébattaient à l'orée du bois toute proche. Elles étaient les servantes de celle qui régnait sur l'île; filles des ondes et du vent, leurs mouvements lents et gracieux portaient la marque d'une beauté interdite aux hommes. Ces filles effilochées aux yeux plus bleus que l'âme se laissaient porter par les souffles venant de la mer en cette fin d'après-midi. Perdu dans ses tourments intérieurs, Ulysse ne les comprenait pas, et il les traversa sans même s'en apercevoir, car aujourd'hui son regard ne plongeait qu'en lui même.

Nul ne sait où est le temps lorsque le but est atteint, et nos vies fugitives, ces courses vers la mort, soudain se figent en une muette attente. Tout comme ce premier jour, dont on ignore tout, tout comme l'ignorant qui a brisé la gemme...

Rien n'existe hormis la matière impalpable répandue sur les sables de l'imagination, ces dunes inaltérables où meurent nos rêves en arabesques futiles. Tels sont en nous les îlots du devenir, ces terres étonnantes où nous hantons nos propres rêves...

Ces pensées parvinrent à Ulysse sur le chemin du retour, faisant renaître en lui les souvenirs des nuits passées avec Calypso. Il ignorait si les mots venaient de la nymphe, mais il se souvenait du jour où il avait osé la toucher, l'étreindre, l'aimer. C'était de ce moment, peut être que provenait ce sentiment d'incomplétude, cette sensation de vide au creux de sa poitrine que tous les baisers de Calypso n'avaient pu effacer. C'était alors qu'avait pris naissance ce vide béant dans la texture de son existence, rendu plus terrifiant encore par le goût amer, subitement révélé, des actes du passé...

La nymphe l'attendait au seuil de sa demeure, étendue dans l'herbe haute et offrant son corps aux caresses du vent. Sans même ouvrir les yeux, elle savait sa présence, et de ses calmes pensées elle essaya d'apaiser les troubles intérieurs qui étreignaient Ulysse. Ce dernier vint à elle, reposant à son côté. Fixant de ses yeux fatigués l'azur des ciels étrangers sis au-delà des mondes, le voyageur parla, oubliant que dans cette île et dans ce temps la pensée seule suffisait à voyager entre les êtres.

- Je n'en puis plus, Calypso. Depuis mon arrivée, je ne sais qui je suis. Ton univers s'est fait mien tel un rêve d'aède, ici tout se meut en perpétuelles résurrections étranges, les mots perdent leurs sens et leur utilité, alors que reste t'il ?

- Toi, Ulysse, enfin révélé hors d'une époque et de lieux qui ne sont pas les tiens. Je connais tes muettes souffrances et tes larmes secrètes, ainsi que les espoirs qui se terrent en toi. Je connais, oui, tes peurs, et ta beauté aussi.

- Je ne puis te croire. Je ne suis qu'un mortel, un pillard qui transporte la mort dans les flancs de son navire, un pirate dont les villages redoutent la venue. Et je dois être roi sur une terre aride, et suivre en violentes rapines par delà le dos arqué de la mer des hommes qui souvent n'ont d'esprit qu'un animal. Comment dire à ces êtres mon envie d'exister, de lâcher le glaive pour oser réfléchir aux sombres desseins des dieux, pour trouver enfin quelqu'un à qui parler sans menaces et sans haine. Je suis un être en marche vers un ailleurs révélé, poussé par mes flots jusqu'à des terres vierges dans le perpétuel ressac des tempêtes sous mon crâne. Je ressens un appel, une soif de partir que même ton amour ne saurait étancher.

- Tu n'es ici que depuis peu, Ulysse, et déjà ton profond regard dépasse le soleil qui se perd aux confins par delà l'horizon. Ici notre entente peut arrêter le temps, imposer aux dieux même une vision nouvelle en un permanent défi.

- Tu peux, déesse, défier les dieux sans inconvénient aucun, ils sont tes pairs, mais je ne suis qu'un homme. Mes aventures où rode la mort en intrigante ne sont que le résultat d'un orgueil que je n'ai pas su maîtriser. Un mortel tel que moi n'a que peu d'années pour réaliser ses rêves, les minutes lasses s'évaporent dans les espaces de l'inexistence, et seules les larmes, à la fin dernière, seront le lot commun. Mais sur ton île, entre tes bras, des mois pourraient passer sans que mon cœur ne s'en soucie, sans que mon esprit ne s'en aperçoive...

Une ombre fugitive passa à ces mots dans les yeux de Calypso. Ulysse ignorait encore que dans son domaine le temps n'était plus celui des hommes, que le fleuve des jours, ici, se faisait glace. C'était là un des secrets des siens, l'origine d'un pouvoir qui disparaîtrait le jour où, dans le cœur des hommes, le rêve ne serait plus, emporté par les vents du changement... Ulysse croyait n'être présent que depuis quelques dizaines de jours, alors qu'une année s'était déjà écoulée.

La nymphe aux belles boucles n'avait aucune envie de perdre Ulysse. Comment lui dire, avouer l'épreuve permanente d'une éternité de solitude. Certes, elle était immortelle, figée dans une éternelle jeunesse; mais que lui servait cette éternité alors qu'elle était exilée avec pour seuls compagnons ces rêves éthérés qui étaient ses servantes. Non, Ulysse ne partirai pas. Sa douceur trop humaine lui était devenue indispensable. Même si elle devait mentir à cet homme qu'elle aimait, même si elle souffrait de ce mensonge, elle ne le laisserait pas repartir. Pour cela, elle était prête à braver les loi non écrites que même les dieux n'osaient enfreindre.

- Ulysse, tranquillise-toi. Si tu as peur de voir tes jours s'écouler comme le sable alors sache qu'il ne serait pas conforme à l'idéal de mon cœur que je continue de considérer comme un mortel celui qui dans mon âme est devenu mon égal. Si ton charme fut suffisant pour que j'y succombe, alors c'est que tu mérites toi aussi de jouir d'une vie plus longue et d'entrer directement dans le domaine du divin.

- mais comment pourrais-je y accéder ?

- Demain, nous partagerons la nourriture des dieux. Alors, tu seras à jamais immortel, et, dépouillé de ton humanité, tu verras les années passer sans rider ton front et sans altérer le moindre de tes sens.

- Je ne puis accepter, même si jamais plus beau cadeau ne fut proposé à un mortel, mais mes tourments resteraient les mêmes. En moi je porte la marque de l'humain que rien ne saurait effacer. Mes réactions et mes pensées sont celles d'un homme, pas celle d'un membre de l'Olympe. Je ne puis rien modifier de mon être profond, où cela me changerai tellement que tu n'éprouverais plus rien pour moi, et je ne pourrais supporter cela. Même le secours de la mort m'étant refusé, je ne serais plus alors qu'un spectre qui douloureusement hanterai à jamais tes nuits.

- n'es-tu donc pas certain de vouloir demeurer à mes côtés ?

- je ne sais; je suis travaillé par une pulsion qui en moi me pousse irrésistiblement vers l'ailleurs. J'ai en moi le besoin de contempler les dunes qui se dressent à l'orient, de découvrir des terres et d'autres cieux, de laisser mes yeux s'égarer dans les mouvantes figures de nouvelles étoiles. Je demeure le voyageur qui construit son chemin, mais je refuse de le parcourir seul. En toi j'ai trouvé celle qui partage les joies et les tourments des jours qui vont s'amoncelant sous les cieux du lendemain.

- Ne regretteras-tu pas tes compagnons, ta famille, ta femme même ? Ne pourraient-ils pas t'accorder ce que tu recherches, une réponse à ton incompréhensible quête ?

- Vois-tu, fille de l'Olympe, à quel point tu oublis vite l'homme que je suis. Mes compagnons ne sont que brutes sanguinaires qui ne peuvent voir une cote où une ville sans penser aussitôt pillage et viols. Ce sont des marins indispensables au voyage, mais en hommes rudes leurs cœurs se sont tôt fermés à la simple présence du monde. J'ai du copier leurs attitudes, car le hasard à voulu me faire roi, et j'ai du commander à ces êtres arrogants avec l'esclave et serviles envers leur seigneur. Ma famille est une prison, longue suite d'intrigues dont l'enjeu est le pouvoir sur Ithaque, noir rocher aride, surgit des flots par la fantaisie de Poseidon. Mon propre père, Laerte, m'apprit l'art du meurtre dès ma plus tendre enfance. Je n'ai été que le jouet d'un pouvoir que je devais défendre l'arme à la main, loin des réelles inclinations de mon cœur. C'est aussi pour cela que l'on m'a donné femme, et Pénélope elle-même n'est placée à mon côté que dans le but de perpétuer ma lignée, d'enfanter de nouveaux rois. Mon propre fils Télémaque n'a de cesse d'atteindre l'âge où il pourra, à son tour, utiliser le meurtre pour avoir un instant seulement l'illusion d'un fallacieux empire sur l'étendue des flots.

- En vérité, tu n'es pas né, Ulysse, pour les hommes de ton temps. Partage avec toi l'ambrosie et rejette ce monde comme il t'a rejeté. Ensemble et éternels nous réaliserons tes rêves. Nous quitterons cette île pour toujours voyager, et aucune mer jamais ne saura nous engloutir, car nous défierons les siècles et les

dieux jusqu'à ce qu'eux-mêmes ne soient plus que cendres dans les esprits des hommes.

- Je ne sais... Lorsque nous avons pris Troie, j'ai découvert à l'intérieur de ses hauts murs les marques d'une civilisation brillante et raffinée, des arts nouveaux. Tout cela a été détruit par ma faute, perdu à jamais pour les siècles à venir. Grâce à moi cette ville où l'esprit humain avait atteint des sommets a été détruite par le feu et ses habitants promis à l'esclavage. Nous avons traité comme bêtes ceux que nous avons vaincus au combat. Pendant le siège, je n'ai songé qu'à dépasser les autres rois, à régner au dessus d'eux par mes ruses et mes tours. Pour finir, j'ai été le responsable direct de la perte de la cité, et ce uniquement à cause d'un trop humain orgueil. J'ai vu alors détruire ce que j'aurais pu adorer. J'ai peur que cela ne se reproduise avec toi. Par ma faute, beaucoup sont morts, et je me dois un peu à eux aussi. Tant que je ne serais pas pardonné à moi même, je ne serais pas en mesure de goûter pleinement à la félicité que tu me proposes.

- Tu ne dois pas te sentir pleinement accablé, tu n'as été en ces temps que le jouet d'un ordre imprimé dans l'histoire qui a dicté les valeurs qui te furent inculquées dans ta jeunesse. Tout enfant est malléable, son jeune esprit totalement ouvert sur le monde et réceptif à l'harmonie, et qui plus tard se voile lorsque passent les ans. Sois fier d'avoir su te remettre en quête de ces paradis perdus, d'avoir retrouvé tes yeux d'enfants. Construis ton avenir, notre avenir, sans laisser ta vue s'obscurcir des cendres d'un passé qui n'est pas vraiment le tien, mais celui que l'on t'a forcé à avoir.

Jamais fille des hommes n'avait ainsi parlé à Ulysse. Il se pencha vers la nymphe et elle répondit à son étreinte. Ils restèrent étendus dans les rayons du couchant jusqu'à ce que les premières étoiles n'apparaissent dans un ciel aussi bleuté que fuyant. Ulysse se leva alors et, après avoir déposé un baiser sur les lèvres de Calypso endormie, reprit le chemin de la plage.

Ulysse restait ouvert aux souffles de la nuit, en lui les mots de la nymphe s'ébattaient tandis que les vagues, lèvres de l'océan, venaient mourir à ses pieds. En lui se livrait le combat entre l'homme du passé et le possible dieu du futur.

Le lourd battement de la marée éveillait un écho sous ses tempes. La lune énigmatique semblait une fenêtre ouverte dans les cieux, et tout autour de lui semblait vivre au rythme de la paix.

Il s'assit dans le sable, songeant à son enfance. Il se revit gravir les pentes d'Ithaque au côté de son père, s'interrogeant sur le monde qui l'entourait et ne recevant que de laconiques réponses inspirées par la seule logique du guerrier.

D'autres souvenirs en lui dérangèrent les calmes rythmes de la nuit. De fugitives images de citadelles enflammées et d'ennemis hurlants dansèrent devant ses yeux en une macabre sarabande. Les visages des amis morts au combat s'éveillèrent aussi pour de muettes oraisons dont Ulysse avait perdu le fil.

Il s'étendit sur le sable frais, cherchant à perdre sa pensée dans le mystère des étoiles . Sa curiosité s'éveilla lorsqu'il ne réussit pas à s'orienter avec elles. Les constellations semblaient différentes, décalées.

Ulysse reconnut cependant les froides étoiles de l'hiver, réconfort du marin égaré sur l'onde, mais ne put expliquer leur présence au cœur de l'éternel été de l'île. Une brève angoisse se peignit alors sur ses traits à la pensée qu'il était ici plus séparé que jamais du monde futile des hommes. Calypso lui avait offert une séparation plus grande, une fuite peut-être. L'immortalité pour rêver et pour être, la permission enfin de briser les chaînes de Chronos.

Cependant, le cœur d'Ulysse hésitait. Il voulait l'amour de Calypso mais réclamait aussi la présence d'autres hommes, de compagnons rudes certes , mais humains. Pourtant, Calypso était nymphe, fille de l'Olympe, et Ulysse ne s'était jamais senti aussi bien, aussi pleinement lui-même, que dans ses bras.

Alors que la Lune projetait son indifférente lumière sur le corps étendu du héros, celui-ci cherchait à comprendre et à tracer la frontière entre l'humanité et la divinité; et se demandait si malgré tout elle ne serait pas douce à franchir en compagnie de Calypso.

La nymphe s'éveilla seule sous le dais sombre d'un ciel trop éloigné pour apporter son secours. Ulysse, elle le savait, partagerait l'éternité avec elle. Elle n'eut qu'a tendre l'oreille qui sommeille dans l'âme de chacun pour entendre s'écouler le flot turbulent des pensées de l'homme qu'elle voulait faire dieu. Les mains de son esprit caressèrent l'âme tourmentée du voyageur, apaisant quelque peu ses craintes. Calypso n'osait aller plus loin. Elle aurait pu forcer Ulysse à consommer nectar et ambroisie, mais, plus que son immortalité, elle désirait l'amour sincère d'un homme entièrement libre.

Elle se mit en marche vers la plage, et ses pieds agiles foulaient encore le sable du chemin lorsqu'elle se plia brusquement en deux sous l'effet de la douleur.

Un vent plus froid que la mort inconnue venait de la saisir, frappant son âme inquiète. Le doute n'était plus permis. Les grandes divinités avaient eu connaissance de son projet, et par cette attaque, destinée à rappeler à chaque

immortel qu'il pouvait souffrir, ils lui faisaient part de leur unanime réprobation. Sans nul doute le rapide Hermès, messager de l'Olympe, était-il déjà en route. Déjà l'air s'emplissait de sa présence.

Le cœur de la nymphe pleurait déjà lorsque, quelques instants plus tard, un tourbillon de nuages surgit de l'horizon et vint s'interposer entre l'île et les étoiles. Calypso n'eut que le temps de verser le sommeil dans l'esprit agité d'Ulysse avant d'obéir à l'ordre impérieux qu'elle venait de recevoir.

Retournant sur ses pas, elle n'eut aucun mal à reconnaître dans la pénombre la silhouette altière du messager des dieux. La fille de l'onde fit face au héraut olympien, et ne lut que trop la fureur qui habitait le messager aux lueurs indécises qui hantaient son regard. Leurs sentiments s'affrontèrent en une joute muette de pensées éthérées qui laissa la nymphe sans force. Lorsqu'elle revint à elle, le messager n'était plus qu'un souvenir inscrit en longues lettres inquiètes dans le sable de sa mémoire.

Ses paroles avaient le goût des sentences auxquelles tous se doivent de plier. Les dieux s'étaient amusés du périple d'Ulysse. Divisés sur son sort futur ils désiraient que celui-ci reprenne la mer et affronte de nouveaux dangers.

Calypso devait laisser partir Ulysse. Il lui était formellement défendu d'attenter à sa condition humaine; et jamais l'immortalité ne devait lui être accordé. Si cela était fait malgré les ordres divins alors d'antiques supplices seraient appliqués, conservés par le père des dieux, et nul ne pourrait alors sauver ni Calypso de l'éternelle souffrance, ni Ulysse de l'anéantissement.

En revanche, lorsque Ulysse serait à nouveau libre, il lui serait accordé, pour complaire à la nymphe, une renommée telle que jamais nul autre mortel ne saurait comme lui rester présent dans la fragile mémoire des hommes. Telle serait la seule immortalité du héros: celle de la mémoire de sa race et de son sang.

Calypso, l'hiver venu en son cœur, se dirigea vers la plage où sommeillait Ulysse. Sa forme assoupie semblait un noir reproche pour les vents de la nuit, un obstacle soudain aux libertés apprises en des temps différents plus riches de promesses.

Il s'éveilla à l'approche de la nymphe. Elle venait de lever d'un geste le voile des songes qui obscurcissaient son esprit agile et prompt. Il plongea son regard dans l'ombre indistincte qui masquait les larmes de la déesse, et allait parler en son cœur lorsque d'un geste las elle lui fit comprendre que pour

quelques instants les mots ne sauraient être qu'esclaves à son service pour pénibles besognes.

- Mes pairs ont décidé, en leur morgue superbe, et ils m'ont fait savoir que l'heure n'était plus pour l'aube du sentiment. Ils désirent te voir seul à nouveau sur l'onde, errant en quête d'un ailleurs qui ne peut être atteint qu'au terme d'une éternité dont ces puissants te privent. En leur vaste sagesse, leur cœur nourrit pour toi de puissantes rancœurs dont ils sont les seuls juges, aussi ordonnent-ils que tu reprennes la mer et voit fuir le rivage. Je devrais sans faillir appliquer leur sentence, et cependant en moi la révolte s'insurge. Ces dieux omnipotents ont perdu la mesure, et à oublier l'homme ils préparent leur perte en une décadence qu'au loin ils ne voient que trop poindre...

Ors là, dès demain, roi d'Ithaque, tu devras fuir cette île et m'abandonner à la seule amitié des rochers et des herbes en une solitude à nulle autre pareille. Tu trouveras sur la plage des poutres bien façonnées, des chevilles luisantes et quelques bons outils aptes à être maniés par tes mains plus qu'habiles pour fabriquer l'esquif qui te mènera vers les portes scées de ton aventureux destin. Moi même je te donnerais une bonne et belle voile fabriquée de mes mains et qui t'emportera. Tel sera mon tourment d'avoir tissé pour toi l'étoffe qui finalement me condamne à ta perte.

À ces mots le cœur d'Ulysse se serra. Il n'avait nul besoin de la lumière absente pour percevoir la plainte des larmes de la nymphe.

- Si les dieux ont parlé, Calypso, notre voie est tracée. Déjà je me suis dressé solitaire contre leur toute-puissance, et j'y gagnais l'errance sur le dos de la mer. Néanmoins, leur prompt désir de me voir loin de tes bras m'inquiète, car nombreuses sont les sombres ruses dont usent les Olympiens pour se gausser des hommes. Je m'interrogeais sur la réponse à faire à ta proposition, le doute était en moi, et tes pairs me l'ont ôté par cette eau sur tes joues: je partirais plutôt que de causer ta perte, car je devine que ton sort, bien loin d'être par trop enviable, te lie par quelques noirs secrets au respect de serments qui ne furent jamais pour les lèvres des hommes. Sache cependant que même si le destin fragile avait voulu que je reste dans ton ombre, je n'aurais pas accepté l'immortalité offerte. Je préfère contempler les secondes volages en sachant pleinement qu'elles me seront comptées afin de goûter à toute la saveur des souvenirs enfuis en ententes complice, et de faire de chaque étreinte un moment rare et précieux. L'ennui ne me paraît que trop gagner l'immortel quand celui-ci s'amuse de la vie de l'humain et signale par ces jeux trop indignes l'avènement prochain d'une décadence promise. Je serais resté avec toi,

Calypso, pour quelques années trop courtes, mais emplies de la divine tendresse que tu m'as révélée. Demain les vents tendront ma voile et si tu le veux je ne serais pas seul. Tu pourrais me suivre par les chemins aventureux que tracera pour moi le flot de l'instable océan.

- Je le ferais, Ulysse, si j'en avais le pouvoir. Ne crois pas que les dieux sont fils de la liberté, car elle est pour eux inaccessible, et telle un rêve elle s'élève au dessus du seuil de leur puissance. Ulysse, mon île est au-delà de l'horizon du temps, les jours qui s'y écoulent ne sont pas ceux des hommes, et bien des certitudes défendues par les sages n'ont pas ici valeur de vérité. Sache que la course du Soleil est ici à nulle autre pareille, car tel est le secret des divins sanctuaires où le souffle de Chronos s'étirole et se disperse. Ici les secondes se font plus paresseuses et les jours au dehors s'écoulent comme sable. Car enfin il faut que le secret soit dit: l'immortalité n'est que fallacieuse étreinte qui ne s'applique en tous lieux que grâce à l'ambroisie, mais pour les hautes demeures des Olympiens victorieux c'est le temps qui s'étirole en hommages multiples pour une frêle puissance. Depuis que ton regard à transformé mon âme, Ulysse, plus de trois années, fertiles en nouvelles, se sont écoulées en ta patrie lointaine.

- Se pourrait t'il vraiment, nymphe, que tes lèvres adorées aient scellé un tel secret depuis mon arrivée? Je sent que tu dis vrai, et mon cœur a bondi, car ce délicat sentiment, que tu disais le tien, à pu pendant des jours nourrir telle traîtrise et voiler de discours et de triste magie les années doucereuses tôt passées sur ton île. Je me dois à présent de reprendre ma route, car même si je reste étranger parmi les hommes, au moins je sais sur eux l'empire du mensonge et la prudente confiance me garde de leurs coups. Je t'ai ouvert mon cœur comme à nulle autre femme, et tu as pu y lire les caractères fragiles qui disaient mon tourment. Car malgré l'appel de l'horizon, j'aurais pu pour tes yeux renoncer à l'errance et jeter de nouveau les dés de l'existence sans me préoccuper de l'arrêt des puissants, et c'est en homme libre que j'aurais choisi ma chaîne appelée Calypso.

Mais cela n'est plus qu'un songe évanoui. Vois, je me mets en route vers le rivage ou le travail m'attend. Je vais assembler le vaisseau qui demain m'emportera hors des lieux fallacieux ou même la seconde n'est plus qu'inconstance frivole et heures de peine pour le lointain. Je partirais dès l'aube, plus tôt si je le puis, mais sèche avant tes larmes et ne pose plus sur moi tes mains dignes d'éloges, car si mes yeux de nouveau rencontraient les tiens, alors je resterais à tous jamais captif en ce rivage; et le corps du marin qui

maintiendrai la rame ne serait qu'outre vide, sans esprit et sans feu, qui seront eux restés en ton giron divin.

Et Ulysse prestement se lève et sans regarder la nymphe s'éloigne vers les autres criques secrètes de l'ancre rocheuse ou l'attendent les poutres de son vaisseau . Il les trouve finement allongées sur la grève, belles pièces luisantes faites pour l'œil exercé du marin, et se met aussitôt à sa besogne.

L'aube le trouve affairé entre les puissants madriers . Il a toute la nuit lié des fines et bonnes chevilles qui maintiennent avec art l'ensemble de l'ouvrage, il dresse enfin le mat, installe la grosse rame qui donne le pouvoir aux esquifs trop fragiles d'éviter les récifs en jouant des courants.

Des chants retentissent alors tels des bruissements d'ailes, ce sont les servantes, ces êtres éthérés qui jouent dans l'air marin avec la grande voile que Calypso blessée à promise au héros. La Nymphe ne parait pas, car les pleurs la retiennent, en elle de lancinantes questions et de multiples doutes assaillent sa raison des vents du sentiment.

Des présents pour Ulysse s'entassent sur le rivage: outre la fine voile ajustée au bon mat, des outres de vin pur, d'eau et de parfums puissants sont amenées sur la rive par le jeu des servantes. Les provisions aussi sont données à Ulysse, afin que sur le dos arqué de l'immense océan son corps soit préservé des tourments de la chair, et que seul son esprit lutte contre le temps.

Le héros, enfin, attend la marée propice à ses desseins. Il ne veut revoir la nymphe de peur de succomber, d'oublier que les ans en ce lieu durent jours et de ne revoir les siens une dernière fois qu'a l'aube de leur fin, ou dans un autre temps.

Le navire est à l'eau, et le reflux le porte vers l'horizon plus large en un ciel révélé. La fine voile se gonfle du souffle d'un vent ami et l'île disparaît, comme un songe distant lorsque le réveil se profile en lumières mouvantes et que s'évanouissent les mondes sis en deçà des yeux.

L'océan bientôt révèle son étendue. La soif tourmente Ulysse sous la caresse solaire, aussi ouvre t'il une outre et goûte l'étrange boisson au goût de fruit que Calypso à préparée pour lui. Il est en proie au doute sur son fragile esquif, et l'appel de la mer un instant retrouvé ne présente plus les charmes délicats que lui donnait autrefois l'émotion de l'étrave.

Indifférent au martèlement des flots sur les planches jointives il songe au temps passé sur l'île de la nymphe, combattant ces pensées par la joie qu'il veut

créer sur son retour attendu. Émotion fallacieuse dans le cœur du héros, qui sait qu'étranger il restera en sa maison et en son temps. Il est parti sous le coup de la confiance trahie et du légitime orgueil qu'il a vu offensé. Il croyait avoir mérité la sincérité de la nymphe. Que n'a t'elle révélé le secret de son antre dès le début a Ulysse: se réjouissant d'avoir trouvé pareille retraite sur l'étendue hostile qui se joue de ses rêves, il aurait avec joie accepté de rester à jamais, en sa sure demeure, auprès de Calypso.

Son regard se perdant sur la crête des lames, il préfère plonger dans les abîmes de son être en quête de vérité. Il s'adresse aux embruns, à l'écume et à l'onde qui l'emporte:

- La folie qui m'habite sert les obscurs desseins des dieux qui se jouent de ma vie et négligent ce qui naît dans les profondeurs de mon cœur. En quittant l'île j'obéis servilement aux ordres de ces démons, mais la vie est défi, plus sûrement qu'offrande. La révolte naît de trop d'abnégation et la divinité n'est pas forte muraille contre le ressentiment qui se fait jour dans l'ombre, lorsque l'abus de puissance dirige les destins. Calypso a trahi ma confiance, mais ne s'est-elle pas montrée pour moi désireuse de braver les lois et les désirs de ses pairs? Les châtiments divins sont synonymes de vastes souffrances encourues en mon nom. Le mensonge n'est que fuite dans ma propre obscurité pour un sentiment qui n'ose dire son nom. Calypso est pour moi a nulle autre pareille, et fuir n'est que folie comique pour les dieux. Pour retrouver les hommes, j'ai cru en mon retour, mais ou est l'homme enfin si ce n'est dans mon cœur? Mes pareils ne sont pas les pâtres nonchalants de la lointaine Ithaque ni les courtisans fourbes habiles dans les poisons. L'identité des êtres est sise au-delà de l'apparente diversité des regards, et comment mieux défier les dieux qu'en portant ma constante vindicte dans leur propre sanctuaire, jusqu'ici inviolé. Ainsi sera venu le temps de la vengeance d'Ulysse, qui élèvera sa face vers des ciels étoilés en riant d'y contempler sa nouvelle demeure ouverte sur un monde tout entier d'océans et d'embruns agités. J'ai cru perdre mon humanité en acceptant l'offre de Calypso, mais qu'est-ce qu'être humain sinon rejeter la basse sujétion et combattre l'indéniable fatalité qui orne l'existence? Cela je le ferais, car pour tous je reste Ulysse, maître de mon destin en un défi aux dieux!

Le héros alors s'empresse sur la voile, la replie finement entre ses mains expertes puis pèse sur la rame pour infléchir sa course. Le fragile esquif entame une orbe forte et use de la marée pour louvoyer prudemment.

La cote de nouveau se dessine en reflets indécis qui lentement s'organisent en fêtes colorées pour les yeux du marin qui distingue bientôt les rocs, usés par

les embruns, et les forêts épaisses plus sombres que le mystère. La marée peu propice gêne par trop la manœuvre, et le navire tourne en attendant son heure, inscrivant sur l'échine océane de grands cercles blanchâtres, témoins d'une impatience pour le prix d'une erreur.

Ulysse fatigué par l'effort dévore à belle dent les provisions juteuses qui lui ont été offertes. Aussitôt en a t'il avalé la première bouchée que de sombres nuées obscurcissent le ciel. Un vent violent se lève, furieux, de l'horizon et déferle sur l'île en violentes bourrasques qui font ployer les arbres sous leurs assauts furieux. Le tonnerre fait entendre sa voix lorsque la foudre s'abat sur le domaine de la nymphe. En un instant Ulysse et son bateau sont entraînés vers l'île, bousculés par les flots ils atteignent la terre et le héros alors, luttant contre le vent, se met en marche pour retrouver la nymphe aux belles boucles. La chance a voulu que son lieu d'abordage ne soit pas trop éloigné de l'endroit où réside la reine d'Ogygie. Aussi se hâte t'il sur les petits chemins, s'étonnant de n'y point trouver la cohorte habituelle des esprits facétieux serviteurs de la nymphe. Enfin, il débouche dans la clairière embaumée de lumière ou siégeait sa compagne avant qu'il ne s'en aille, il y a quelques heures, ou une éternité.

Mais Calypso n'est plus seule: une forme altière lui fait face à présent et, sourde aux pleurs de la nymphe, pointe sur elle le doigt vengeur d'un dieu à l'orgueil offensé. Hermès alors, pour être compris d'Ulysse, fait taire son esprit puissant et tumultueux et parle de façon à ce que le héros comprenne son message.

- Ainsi donc, voilà celui pour lequel, nymphe, tu as encouru le courroux de tes pairs! Sache cependant que ton triomphe perfide ne s'étendra pas longtemps à la face du monde, car nul ne peut impunément braver la loi divine et accorder l'immortalité comme on offre une fleur. Le père des dieux lui-même n'aurait pas osé accomplir aussi grande trahison, et il est de coutume, pour conserver les mortels chers à nos cœurs, de les transfigurer en êtres moins fragiles que nous pouvons garder hors des griffes de chronos. Qu'importe les raisons qui ont conduit ton acte, car l'ordre t'avait été signifié, et tu n'as pas obéi . Mais qu'as-tu, Ulysse, tu sembles interloqué. Calypso ne t'aurait-elle dit mot de la fourberie qu'elle déploya pour parvenir à ses fins? Allons nymphe, raconte à ton aimé la folie qui t'a inspiré, parle-lui tant que c'est encore possible!

Calypso alors tourne vers le héros son beau visage ou, malgré les larmes, tout homme pourrait lire l'empreinte fugace de la fierté d'avoir été libre de défier le destin.

- Je ne pouvais me résigner à te laisser partir sans t'offrir le cadeau que je te destinais. Je voulais être sûre que, par delà les ans, tu reviendrais un jour auprès de ma chaleur. Tel était le prix de l'espoir, et comme je désirais que tu échappes à jamais à l'emprise des secondes dévoreuses de souvenirs, j'ai mêlé à ta nourriture le nectar et l'ambrosie dont j'ai dissimulé la forme par quelques charmes secrets coutumiers pour les nymphes et les esprits des bois. Ors tu as absorbé le pain et le vin des dieux, et te voilà à présent semblable à nous dans l'immuable éternité de ton corps que jamais ne viendra faner l'âpre travail du temps. Tu es des nôtres, à présent et pour l'éternité, car la force d'un sentiment n'a que faire des menaces que font planer sur lui des dieux absurdes et vains qui ont oublié qu'être c'était aussi donner.

- Les dieux n'ont pas, nymphe, à être jugés. Ils sont par leur nature au-delà du bien et du mal. Ils s'ébattent au-delà de la vérité dans les landes de l'inconscience et des désirs inassouvis. Ils sont expression et pouvoir et rêves et plus encore... Et tel est leur message:

" Pour avoir bravé la volonté des tiens, nous te condamnons, telle est la sentence: Ulysse est immortel puisque tu en as disposé ainsi, mais cette immortalité te sera rendue lourde, nymphe, et sera pour toi souffrance quotidienne. Nous savons que pour te faire souffrir, c'est Ulysse qu'il nous faut frapper. Notre messager le frappera donc de l'antique foudre de Chronos, car s'il est dit qu'Ulysse ne peut mourir, nous le ferons vieillir malgré ta volonté. Tu sais en effet que si la vieillesse nous est évitée, c'est par l'étrange pouvoir que le père des dieux a toujours voulu taire et qui habite en nos cœurs étrangers aux faiblesses des hommes. De ce pouvoir nous userons, et déchaînerons sur Ulysse une foule de siècles qui viendront à bout de l'effet de l'ambrosie divine. Nous le transformerons en un impuissant vieillard à la raison enfuie, et malgré le cœur noble qui battra en sa poitrine, c'est moins que l'ombre d'un cadavre qui partagera ta vie pour une éternité. Tel est le châtement qui sera appliqué en réponse au défi que tu nous as jeté, afin que nul n'ignore que les règles intangibles de l'Olympe ont aujourd'hui retrouvé l'étendue de leurs forces tout comme aux premiers instants."

Les dieux ont parlé, j'applique la sentence.

Hermès pointe sa main vers Ulysse qui, stupéfait, ne peut plus se soustraire aux arrêts de la divinité. Il est subjugué par le regard doré du messager des dieux, ou de temps en temps apparaissent de reflets couleur de flamme ardente. Alors, l'acte qui se dessine est interrompu par le cri de la nymphe, car Calypso au pas rapide s'interpose entre le vainqueur de Troie et

l'envoyé de l'Olympe; au moment même où un trait puissant de vivantes lueurs s'élançait de ses doigts vers le cœur du héros. C'est le flux mouvant du temps, concentré à l'extrême, qui frappe Calypso en son être secret, la traverse même et vient mourir au pied d'Ulysse, l'effleurant à peine.

Ce fugitif contact a suffi cependant pour que sept années s'écoulaient et marquaient de quelques rides le front du voyageur désespéré. Car voici qu'à la place où se tenait la blanche silhouette enveloppée de voiles plus fines que des caresses, il n'y a plus qu'une sombre silhouette alourdie et voûtée sous le poids de siècles innombrables, qui promène autour d'elle un regard éteint ou règne la folie. Hermès lui-même est effrayé des conséquences de son acte.

- Nymphé, qu'as-tu fait là? Il n'est point de pardon pour ceux qui s'opposent ainsi aux arrêts divins! Nul ne peut te sauver à présent, et en moi-même je pleure de perdre plus qu'une sœur par cet acte insensé qui te prive des recours et des suppliques qui eussent pu te sauver!

Mais le temps des paroles est passé, la déchéance trop profonde. Le maître des immortels arme son bras justicier et la foudre s'abat sur ce qui fut Calypso. Ulysse est ébloui par la lueur subite. Des cendres de la nymphe surgira un buisson qui recouvrira l'île de ses ramures puissantes. Il ira jusqu'à l'onde qu'il contempera pour une éternité dans la vérité océane, empreinte de rumeurs.

Le héros est en pleurs sur l'île où il connut pour une fois le bonheur. Il a maintenant l'éternité pour sa tristesse, les siècles pour les larmes.

Il plonge ses mains dans la cendre de celle qui le reçut, essayant de retrouver par ce contact fugace l'odeur évanouie de celle qu'il aimait. Las, l'odeur n'est que celle de la flamme qui consume les vies en amours impossibles et qui se rit de tous, hommes et dieux, et à l'aune de laquelle se fera un jour un jugement ultime avant le plein midi pour les œuvres de l'homme...

Le messager des dieux a un dernier regard vers celui qui, il le sait, a conquis en un instant plus de grandeur et d'amour qu'il n'en aura jamais. Il secoue la tête, puis reprend son vol et s'en retourne pensif vers le séjour divin.

Le lendemain l'aurore au doigt de rose trouve Ulysse endormi sur son esquif fragile. Partout autour de lui l'océan arque son dos mobile, et un courant favorable l'entraîne vers le large. Sur ses joues le sel de la mer s'est mêlé à celui de ses yeux. À son réveil son regard parcourt l'azur sans but. Dans quelques heures, un rivage inconnu surgira de l'onde, mais Ulysse, dans l'ailleurs, ne

l'apercevra pas. Ces yeux sont vides à présent sans le souvenir pour y dessiner les chants de la lumière.

Le flot l'emporte alors que son bras éprouve la fraîcheur de la mer qui l'accepte pour un nouveau retour aux sources du voyage. Plus tard s'ouvriront d'autres routes vers des contrées étranges, par delà l'imagination des poètes, mais qu'importe. Il sera temps alors d'être autre, d'être seul.

Mais la voile le porte vers l'horizon qui déjà s'atténue et où il se fondra en une éternité pour célébrer l'union de l'homme et de la légende.

Licence

Cette création est mise à disposition selon le Contrat Attribution-NonCommercial-NoDerivs 3.0 Unported disponible en ligne <http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/3.0/> ou par courrier postal à Creative Commons, 171 Second Street, Suite 300, San Francisco, California 94105, USA.



L'important est-il
l'auteur où bien ce
qui l'inspire ?

R. Raynal, 2011